

Étranges langues familières : sur le bout de la langue et sur le bout des doigts

Hélène Maniakis
ISPEF, Université Louis Lumière Lyon 2
helenamaniakis@yahoo.fr



Synergies France n° 7 - 2010 pp. 157-170

Résumé : *Longtemps cantonnée à une exigence faite aux enseignants pour améliorer leur pratique, la démarche réflexive gagne les bancs de l'école et vise particulièrement les compétences en langues des écoliers. Cette démarche s'apparente à celle de rédaction d'une biographie langagière. Cette dernière est l'objet du présent texte, qui ne constitue pas un article de recherche, mais un récit. Récit d'acquisitions langagières et récit des rencontres qu'elles ont suscitées.*

Mots-clés : *biographie langagière ; didactique ; plurilinguisme ; enseignement des langues ; procédures d'acquisition*

Abstract: *Long confined to a requirement for teachers to improve their practice, the reflexive approach is getting into schools and particularly aims at schoolchildren's language skills. This approach is similar to writing a language biography. The latter is the subject of this text, which is not a research paper, but a narrative. A narrative of language acquisition and of the encounters they have provoked.*

Key words: *language biography; didactics; multilingualism; language teaching; acquisition processes*

Prélude

Élaboré de 1998 à 2000, le Portfolio européen des langues tend à être généralisé dans les écoles. Cet outil doit permettre aux élèves de faire le point sur leurs acquisitions en langues étrangères, ainsi que sur leurs rencontres linguistiques et leurs confrontations langagières. Le recours au portfolio et sa rédaction doivent concourir, outre l'énumération des contacts linguistiques des élèves, à une production réflexive sur l'acquisition des langues, et favoriser un apprentissage actif grâce à la prise de conscience de l'apprenant de son rôle et de ses mécanismes d'apprentissage. Autre exercice réflexif, l'exercice de la biographie langagière peut s'avérer utile également au niveau des enseignants de l'école primaire. En effet, spécialisés ou non en langues, il leur incombe désormais d'enseigner une langue étrangère dès la classe de CP. Si l'on tend

à former les élèves à une démarche réflexive, il semble primordial de l'avoir expérimentée soi-même, afin de comprendre ce qui se joue au moment de l'écriture et du souvenir. Revenir sur ses propres mécanismes d'apprentissage contribue à mieux comprendre comment on enseigne et à développer un regard critique sur son enseignement.

C'est dans le cadre d'un Master Éducation et Langues pendant ma formation au métier de professeur des écoles que je me suis trouvée confrontée à l'exercice de la biographie langagière. Je m'y suis livrée avec plaisir et enthousiasme. Depuis toujours, j'aime les langues, qu'il s'agisse de ma langue maternelle ou des autres. Lorsque l'exercice de la biographie langagière fut proposé, je n'ai pas douté que sa rédaction me permettrait de mettre en évidence les stratégies d'apprentissage qui s'étaient avérées efficaces et celles qui portaient moins leurs fruits ou avaient été vouées à l'échec. Au-delà de la démarche réflexive engagée grâce à ce travail, me pencher sur mes rencontres linguistiques, c'est aussi me pencher sur mon histoire personnelle, et réaliser l'importance qu'ont eue les langues étrangères dans mon parcours de vie, à quels choix elles ont mené. Ma langue maternelle est le français, et la langue que je parle tout aussi souvent est le russe, langue pour laquelle j'ai nourri une véritable passion. J'ai habité Paris jusqu'à mes dix-sept ans, et ai eu la chance d'être beaucoup emmenée au spectacle : ballets folkloriques russes, ballets classiques, cabarets russes, spectacles tziganes ont tôt fait de me faire pencher vers l'Est. Le russe n'est pourtant pas la langue que j'aurais « dû » parler : mon père est grec, parle plutôt mal le français, et toute la famille du côté paternel ne parle que le grec. Mais je n'ai aucun contact avec lui depuis que je suis née, et la langue grecque est un peu celle de l'ennemi. Dans mon histoire avec les langues, tout commence bien sûr par ma langue maternelle...

Du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours voué une adoration à la langue française. Je manifestais une grande impatience à la veille de ma rentrée en CP pour apprendre à lire. Je revins dépitée le premier soir, comprenant que le chemin serait long. À partir du moment où j'ai su lire, je me suis mise à apprendre par cœur des textes.

Du plus loin que je me souvienne encore une fois, je ne dors pas et j'ai peur du noir. Quand je suis petite, je laisse donc la porte entrebâillée et la lumière allumée dans le couloir. À partir du milieu du CP, je m'installe sur mon lit tête-bêche et je dispose mon livre de façon à ce que le rai de lumière tombe dessus. Je lirai en cachette de cette façon toute ma scolarité. Non que l'on m'empêche de lire, mais mes parents sont persuadés que je prends sur mes heures de sommeil pour lire. Il n'en est rien. Je ne fais qu'occuper un temps passé sans cela à fixer la porte entrebâillée. Toutes mes lectures m'enchantent. À partir de la classe de 5^e, je découvre Musset et la poésie romantique et me mets à apprendre des textes longs par cœur (« L'aigle du casque » de Victor Hugo dans sa version tronquée du Lagarde et Michard consacré au XIX^e siècle, « La nuit de décembre » de Musset...). L'écriture aussi fait partie de mon quotidien. J'écris mes journaux quotidiennement, et beaucoup de lettres. J'adore mes cours de français, les rédactions et plus tard les dissertations et commentaires de textes. J'éprouve même du plaisir à écrire la note de synthèse à l'épreuve de Français du CRPE¹. Les chansons françaises traditionnelles font également

partie de mon quotidien. Pour moi, une langue, c'est aussi son folklore musical. Peut-être même surtout, nous le verrons ensuite.

L'anglais : a ticket to ride

L'apprentissage de l'anglais est un choix par défaut. Dès la sixième, je voulais apprendre le russe, pour me rapprocher de cette culture dont le folklore me plait tant. Mais le russe en LV1 n'est proposé que dans très peu de collèges. Ce sera donc l'anglais. Le premier contact est très mauvais. Mes camarades ont semblé-t-il pris de l'avance, ou des cours pendant l'été. Toujours est-il que l'enseignante débute son cours par des ordres du type « levez-vous, asseyez-vous » et que je suis très étonnée que mes camarades comprennent quelque chose. Elle s'adresse ensuite à moi, me demandant de fermer la fenêtre. Sauf que je ne comprends pas et répète phonétiquement ce qu'elle vient de dire, ce qui provoque beaucoup de rires dans la classe. Un camarade ferme la fenêtre à ma place. C'est bien des années plus tard, en classe de seconde que je ferai des progrès très significatifs. C'est cette année-là que débutent mes séjours linguistiques en Angleterre. Ces séjours ont joué un grand rôle dans mon acquisition d'une fluidité à l'oral. En dehors des cours que nous devons suivre, nous parlions tout le temps anglais. Le centre abritait des étudiants de tous les pays, et l'anglais était la langue véhiculaire. Je partais pendant les vacances scolaires de février et de Pâques, avec mon amie d'enfance, et nous revenions enchantée et avec de nouveaux amis aux quatre coins du monde. Après ces séjours, je n'ai plus eu peur de m'exprimer, car contrairement au milieu scolaire, il s'agissait de communiquer, et non d'être évalué sur la correction de nos énoncés.

De toutes ces années d'anglais au collège et au lycée me restent deux professeurs en tête : l'un très mauvais et l'autre excellent. En ce qui concerne le premier, son accent était incroyable, n'importe quel élève prononçait mieux que lui, et il était visiblement très lassé de ses cours. L'autre enseignant était quant à lui excellent. Pourtant, le collège n'était pas fameux, les effectifs importants, et l'indiscipline constante, et malgré cela je pense pouvoir dire qu'il fit faire des progrès à toute la classe. Il avait instauré beaucoup de rituels, son cours était très rythmé, il se donnait sans compter en suant abondamment. J'ai utilisé par la suite un de ses rituels : au début de chaque cours, nous devons lui poser des questions que nous avons préparées à la maison, des questions sur lui, sur ce qu'il pensait de telle ou telle chose, en rapport ou non avec le texte que nous étions en train d'étudier. Par la suite, lorsque j'ai commencé à donner des cours de russe, j'ai repris cela avec mes élèves : on entraîne trop les apprenants à répondre aux questions, et pas assez à les poser. Or, l'utilisation des mots interrogatifs, la déclinaison des mots interrogatifs placés en début de phrase sont des éléments de structuration importants.

Grâce aux séjours linguistiques, il me reste aussi ma note du baccalauréat : 19/20. Je retrouve l'anglais à l'épreuve du CRPE, épreuve que je prépare en apprenant du vocabulaire de façon thématique : l'école, l'écologie... Le jour de l'épreuve, le texte porte sur l'ouragan Katrina, et j'obtiens un 20/20 qui me vaudra mon habilitation d'office en anglais.

Je n'ai pas réellement le souvenir d'avoir mis en œuvre certaines démarches pour progresser en anglais. La grammaire anglaise m'a toujours paru simple, les listes de prétérits de verbes plutôt aisées à retenir, je n'ai pas un seul souvenir de difficulté rencontrée.

¿E viva España? Pas vraiment...

Seconde langue obligatoire au lycée, second choix par défaut, toujours en attendant le russe. La langue ne me plaît pas, je trouve sa sonorité un peu grossière. À tout prendre j'aurais préféré apprendre l'italien. Mais le collège ne proposait que l'espagnol ou l'allemand. Il me semble inconcevable d'apprendre cette dernière langue, je n'en ai que des aprioris négatifs. Sans doute parce que ma famille maternelle vit en Lorraine, et que j'ai toujours entendu en lieu et place du mot "allemand" tous les sobriquets qu'ont produit les guerres successives. Lorsque quelqu'un de la famille prononçait un mot allemand, c'était toujours en hurlant à moitié et en singeant l'autorité. Ma grand-mère évoquait « le bruit des bottes » lorsqu'elle entendait parler allemand, alors qu'elle était née tout juste avant la seconde guerre mondiale... Ce sera donc l'espagnol. Je me désintéresse totalement des cours jusqu'en Terminale. L'échéance du baccalauréat me rappelle soudainement que je suis au fil des ans devenue très mauvaise, et que c'est un gros coefficient. Je prends la décision d'en parler à mon professeur, et nous convenons d'une méthodologie qui me fera décrocher un 18/20. Il me proposa simplement de participer en cours. Impossible, lui répondis-je, je ne connais pas les mots. Il me proposa alors de me "jeter à l'eau", en lui demandant chaque mot que je ne connaissais pas. Je faisais des phrases entières ponctuées d'une dizaine de « Comment dit-on?... ». Les progrès furent visibles en quelques mois. C'est aussi une technique que je reprendrai dans mes cours de russe : encourager les élèves à parler, même s'ils doivent préalablement me demander chaque mot. L'enseignant doit créer un plaisir de parler, et non une peur.

Dix ans se passent pendant lesquels je ne parle plus un mot d'espagnol. Puis c'est l'épreuve facultative du concours : je relève le défi de m'y remettre. Bien péniblement : le temps manque, et la motivation aussi, car seuls les points au-dessus de la moyenne seront comptabilisés. J'adopte la même politique que pour l'anglais : apprentissage de vocabulaire thématique. L'oral me paraît une éternité. Chaque mot, chaque phrase que je veux prononcer me vient en russe ou en polonais. Je me suis souvent demandé pourquoi l'anglais n'interférait jamais dans ces cas-là. Il me semble que les sonorités et la prosodie de l'espagnol sont plus proches du russe (les [r] roulés, les féminins en [a]) que de l'anglais, et c'est pourquoi la langue que je maîtrise et qui vient à la rescousse des insuffisances est le russe ou le polonais. Je réponds « da » une fois sur deux au lieu de « si », et je suis tombée sur un texte qui rend le débat très délicat : la légalisation du mariage homosexuel. Je me bats jusqu'au bout, et le jury généreux m'accordera un 14/20.

Il y a un point commun indéniable entre mon apprentissage de l'espagnol et celui de l'anglais : la phase de difficulté était liée à un manque de motivation, mais dès cette dernière revenue, les acquisitions "coulaient de source".

Vingt-quatre points pour le concours grâce aux langues... C'est ce qui m'a sauvée dans un concours difficile : dans certaines matières je courais après le quart de point, et ici les langues m'en offraient vingt-quatre, malgré un long moment de solitude à l'oral d'espagnol.

La place rouge était vide...

L'année de seconde arrive enfin et les cours de russe commencent. J'attendais les cours au lycée car cette langue me paraissait trop complexe (sa réputation la précède) pour être étudiée en autodidacte. Je suis enchantée, je fais mes devoirs et ceux des autres. J'apprends l'alphabet très vite. Je passe mes soirées à écouter les chansons qui me plaisent, à essayer de découper ce que j'entends en mots, que je cherche ensuite dans le dictionnaire pour comprendre le sens de ces chants qui me donnent la chair de poule. C'est à cause de cette musique et de deux cassettes audio que je veux faire du russe depuis si longtemps. L'exercice est compliqué, les mots déclinés et peu courants, car ce sont des cassettes de chansons traditionnelles, qui parlent de l'aubier en fleurs... aubier que mon minuscule dictionnaire n'a pas jugé comme digne de faire partie du vocabulaire de première nécessité. Avant ces soirées, il y a des années et des années passées à écouter la musique russe sans la comprendre. J'ai gardé jusqu'à présent cette faculté. Lorsque j'ai envie d'écouter sans comprendre (Dieu sait qu'en termes de chansons traditionnelles, il vaut mieux parfois ne pas avoir la traduction), j'arrive à retrouver mon écoute du temps où la chanson n'était qu'un seul flux incompréhensible. Au lycée, j'apprends vite, je voue un véritable culte à mon professeur. Il avait pris le parti de nous enseigner le russe de façon très vivante, et avec un humour un peu désuet qui me plaisait beaucoup. Nous étions peu nombreux, et avions beaucoup la parole en cours, c'en était même parfois pénible : lorsque nous n'étions pas à l'aise avec une notion, nous savions que notre tour de parole reviendrait hélas bien trop vite. Mais nous avions la garantie de pouvoir tous parler, le temps n'étant pas compté comme dans une classe à effectif habituel. Nous voyions les déclinaisons au fil des textes, ou de façon thématique, lorsque nous observions le génitif par exemple sur plusieurs textes. Des exercices d'application suivaient. Nous avions au début de chaque cours une interrogation sur ce que nous avions vu au cours précédent. Une façon comme une autre de nous obliger à apprendre le vocabulaire... La rupture entre cette conception de l'enseignement et l'enseignement universitaire sera très forte. En effet, je décide après le baccalauréat de m'inscrire en russe à l'université d'Aix-en-Provence. Ici commence le chemin de croix dû à une erreur de jugement de ma part : je souhaite depuis toujours parler le russe, être en contact avec des Russes, chanter le russe. Mais pas l'étudier. Ou pas de cette façon.

En effet, mon enthousiasme consécutif à mon inscription en DEUG de russe sera de très courte durée. On nous impose un « examen d'entrée » destiné à décourager ceux qui ont pris russe en troisième langue : il nous est dit que les étudiants qui auront moins de 10/20 ne pourront pas s'inscrire. On nous donne une feuille d'exercices grammaticaux. Le premier exercice est très révélateur : il s'agit d'un tableau de déclinaisons à remplir. Or, ce n'est pas avec des tableaux de déclinaisons que j'ai appris le russe au lycée - il me faut donc imaginer des phrases qui utilisent tel ou tel cas pour pouvoir remplir les cases.

J'obtiens tout juste 10/20. Peut-être aurait-il mieux valu que j'aie 09/20. Les cours débutent avec la littérature. Au programme, *Le double* de Dostoïevski, en russe. Même ceux qui ont commencé le russe dès la sixième s'y cassent les dents et le moral. Ce n'est pas la difficulté que je remets en cause, mais l'utilité de l'exercice. Je cherche jusqu'à une trentaine de mots par page. Va-t-on retenir ces mots ? Bien sûr que non. On imagine la quantité que cela représente ne serait-ce que sur dix pages. J'ai le souvenir de fixer des mots, sachant pertinemment que je les ai déjà cherchés dans le dictionnaire au moins trois fois chacun, mais il y en a tellement que je n'arrive pas à me rappeler leur sens. En grammaire, c'est la même chose : nous subissons la classification des verbes, environ cinq cents pour le premier semestre, tous divisés en sous-catégories. Si encore cela nous aidait à les conjuguer, mais non. Nous emmagasinons un savoir fastidieux et inutile, car nous ne progressons pas dans la maîtrise de la langue, et cela rend les apprentissages proposés quasi impossibles. Les cours d'Histoire valent également leur pesant d'or. Pour illustrer le programme de première année qui porte sur les origines de la Russie, nous lisons en cours les chroniques historiques des moines du XIII^e siècle, écrites dans un russe auquel nous ne comprenons rien. Mieux encore, le département de russe propose cette option d'Histoire russe aux étudiants en Histoire, qui furent sommés d'apprendre à lire le russe pour pouvoir profiter avec nous des chroniques antiques... Ils disparurent les uns après les autres en moins d'un semestre à notre grand regret, car les fous rire nerveux qu'ils avaient en cours égayaient notre étude de la Russie kiévienne. Pour suivre des études de russe dans cette université, il fallait déjà maîtriser le russe.

Lorsque je donnais des cours particuliers de russe, j'ai souvent reçu des coups de téléphone désespérés d'élèves qui allaient passer l'option de russe à l'oral pour le Baccalauréat et qui étaient incapables de faire une phrase correcte en russe. J'ai toujours beaucoup aimé ces opérations "sauvetage" et prendre des revanches, même si celles-ci étaient connues de moi seule. Il s'agissait de sauver les meubles avec méthode et à l'aide de listes de vocabulaire que j'appelais le "minimum vital", composées des mots les plus fréquents, ou dont on retrouvait la racine dans beaucoup d'autres mots. Ces élèves me montraient souvent des tableaux de déclinaisons auxquels ils ne comprenaient rien. Je prenais le parti de leur faire maîtriser deux déclinaisons, elles aussi constituant un minimum vital, et permettant dans la majorité des cas d'éviter toutes les autres. Par exemple, on peut contourner les datifs par des prépositions qui elles sont suivies du génitif... C'étaient sans doute des cours un peu "recette de cuisine", mais même si cela paraît prétentieux, les élèves que j'ai eus ont obtenu de bonnes notes à l'oral, alors qu'ils ne parlaient pas un mot. J'ai essayé de mettre la langue à leur portée et d'éviter à tout prix de leur enseigner le russe de la façon dont on me l'avait asséné. Bien sûr, le savoir universitaire n'est pas comparable à des cours destinés à passer un oral en faisant illusion, mais le cursus gagnerait sûrement des étudiants en changeant quelque peu ses méthodes : nous étions sept en première année de russe, et l'on devine l'amenuisement progressif des effectifs au cours des années. L'apprentissage d'une langue, toute slave qu'elle soit, ne doit pas se changer en quête du Graal, et quelques listes de vocabulaire fréquent nous auraient fait gagner un temps précieux, tout en nous donnant une impression d'accessibilité de la langue. Lorsque j'enseignais dans les associations, le fait que je sois une locutrice non

native était toujours présenté aux élèves avec l'air de s'excuser, et certains élèves (pour ne pas dire la majorité) montraient un certain désappointement. Les responsables louaient ensuite ma maîtrise du russe, et je renchérisse en expliquant que j'étais la preuve qu'il était possible de maîtriser le russe sans être natif. C'est en effet souvent l'accueil en France : les compétences en langue étrangère sont évaluées par rapport à celles d'un locuteur natif, l'aspect d'objectifs communicationnels (être capable de...) n'étant que peu pris en compte. Très souvent, sur les plaquettes de présentation de cours de langues en associations ou institut privé figure comme un plus et en bonne place dans un encart sur la couverture que les enseignants sont "natifs". Il est avéré qu'être locuteur de sa langue maternelle ne constitue en rien une garantie de facultés pédagogiques à expliquer sa propre langue, à moins d'avoir suivi des cours spécifiques de sa langue comme langue étrangère.

À la fin de cette première année, je comprends que si je veux apprendre le russe pour pouvoir réussir mes études universitaires, il me faut quitter les bancs de l'université. C'est ce que je fais en m'inscrivant au téléenseignement (autant recevoir les listes de verbes chez soi). L'inscription par correspondance me laisse tout le loisir de partir en Russie, je ne dois me présenter qu'à la session de juin ou même celle de septembre. C'est donc moi qui irai à la langue. C'est ainsi que je planifie mon année d'études à Saint-Pétersbourg en 2002. Avec le recul, je pense maintenant que je voulais m'inscrire en russe à l'université uniquement pour pouvoir partir un an. Cette fois, c'est le russe qui est langue véhiculaire pour les étudiants qui viennent des quatre coins du monde. On m'installe avec des Américains qui ne parlent pas un mot de russe : je leur fais la traduction de toutes les activités quotidiennes. Cela m'est très difficile au début, mais j'apprends vite à passer de l'anglais au russe instantanément. C'est surtout très drôle, le choc des cultures en traduction simultanée entre des New-Yorkais et les représentants très "homo-soviétique" de l'administration de l'université. L'exaspération des Américains face à l'autoritarisme buté de l'administration russe m'ont laissé des souvenirs qui me font sourire à tous les coups.

Nous avons des cours de russe langue étrangère à l'Institut Smolny². Conversation, histoire, littérature, culture cinématographique... Les enseignants sont brillants et me feraient apprendre l'annuaire téléphonique. Ce qui fait la différence avec l'université, c'est qu'ici, les cours sont vraiment faits pour des étudiants étrangers, il y a une véritable pédagogie du "RLE" (russe langue étrangère), et les progrès sont réels et rapides. Les supports sont récents, traitent de sujets d'actualité et sont adaptés au niveau de chaque groupe. Ici, on ne sert pas les chroniques du XIII^e siècle aux débutants. J'apprends aussi beaucoup en regardant la télévision et en écoutant la radio. J'ai de plus enfin accès à des magasins de musique, et je continue à découvrir et apprendre des chansons. Je vais dans tous les petits restaurants abordables écouter des chanteuses traditionnelles russes ou les Tziganes. Les ponts de la ville se lèvent à 1h du matin, et j'ai bien du mal à être à l'heure pour regagner l'île où se trouve la cité universitaire. Je rate souvent les cours du matin. Je déplore de ne pas être dans le bâtiment des étudiants russes, afin que l'immersion soit vraiment parfaite et j'en fais la demande à l'administration. On me répond que c'est impossible : cela le devient avec un billet de 500 roubles. Je quitte donc le confort relatif du bâtiment pour

étrangers pour m'installer dans celui des Russes, où les cafards (animaux de compagnie typiques des cités universitaires russes) tombent directement du plafond dans les casseroles. Chaque "appartement" - c'est un appartement, mais tellement loin du confort français... - est composé d'une cuisine et d'une salle de bain en commun et de deux chambres : une pour trois personnes et une individuelle. Privilège occidental, je suis dans la chambre individuelle. Mais je suis seule dans l'appartement, pas de Russes avec qui parler. Au bout d'un mois, on me donne trois colocataires. Mais l'administration ne veut décidément pas que je progresse en Russe dans ses murs et a placé avec moi trois Caucasiens qui viennent d'arriver : deux Tchétchènes et un Daguestanais. C'est un vrai choc culturel. Pour eux et pour moi. À ce moment-là, je suis déjà en Russie depuis cinq mois, et je n'ai entendu dire que du mal des Caucasiens, j'ai beaucoup entendu parler de leur mépris des femmes russes. Qu'en sera-t-il des Françaises ? Je décide de ne rien changer à mes habitudes et d'essayer de n'avoir pas trop d'aprioris. Je me heurte à des pensées auxquelles je ne m'attendais pas, car tous les soirs, dans leur chambre, c'est le café du commerce : nous discutons en jouant aux cartes. Ils me posent beaucoup de questions sur la vie en France, cela amène le sujet de la femme au travail et nous avons des discussions pour le moins enflammées. L'un d'eux m'explique qu'il ne pourra se marier qu'avec une pure tchétchène, « sinon ça fera du sang sale », et il était en doctorat... de philosophie ! Celui-là d'ailleurs quittera la colocation assez vite, et sera remplacé par un Chinois, qui atterrit avec nous non pas parce qu'il avait soudoyé l'administration, mais parce qu'il n'y avait plus de place ailleurs. Il était chanteur d'opéra traditionnel chinois, avait des mocassins vernis, et était terrifié par les visages peu amènes de ses camarades de chambre. Mais il s'intégra assez rapidement, et bien souvent les Caucasiens lui réclamaient une représentation. Il s'exécutait toujours (par peur ?), et entamait son chant si particulier, doublé d'une gestuelle plus qu'originale, pendant que les Caucasiens se tordaient de rire sur leurs lits. Je m'étais finalement beaucoup attachée aux Caucasiens, et je pense pouvoir dire que c'était réciproque. Nous nous apprenions réciproquement quelques mots de nos langues. Ce fut ma dernière colocation en Russie. Je quitte ce grand pays au mois de juillet 2002, avec le souhait de toujours baigner dans la langue russe.

J'arrive à réaliser le souhait formulé précédemment dans mon univers professionnel et privé. Je gagne ma vie par trois moyens : les cours de russe, la musique et les traductions. Je donne des cours de russe dans des associations et des instituts privés de 2003 à 2008, et bien sûr des cours particuliers. Je fais de l'interprétariat pour les commissariats et les tribunaux. Les weekends, je chante dans les restaurants russes de la région. Je parle russe à la maison avec mon compagnon. Je regarde la télévision en russe et j'écoute mes émissions de radio préférées sur internet. Je n'avais pas remarqué à l'époque à quel point je baignais en permanence dans le russe ; il pouvait se passer des journées entières sans que je parle un mot de français. Au niveau professionnel, je suis heureuse, mais je cherche une stabilité que ne m'offrent pas mes emplois. Je décide de passer le CRPE. En septembre 2008, je suis recrutée sur liste complémentaire par le département de l'Ain, et très rapidement, une nostalgie m'envahit. Je mets un peu de temps à comprendre d'où vient cette nostalgie. En fait, j'ai le mal du pays, et je comprends que pour moi le russe n'est plus

du tout une langue étrangère. Je parle français à longueur de journée, ma colocataire est française, pas de restaurant russe en vue... Cela peut paraître absurde mais c'est un déracinement. Presque un choc culturel par rapport au monde que je m'étais créé depuis tant d'années. À partir de septembre 2008, le russe ne fait plus partie que de ma sphère privée. Je suis cependant recrutée non loin de la Suisse, et après être allée une fois écouter les chants liturgiques à l'église russe de Genève, j'y retourne tous les mercredis. Je me replonge dans mes cours de vieux-slave³ avec la liturgie en slavon. Et c'est en slavon que je réciterai le *Credo* en juin 2009, plongée dans la baignoire au milieu de l'église. L'immersion totale au sens propre.

700 millions de Chinois, et moi, et moi, et moi ?

Très très bref apprentissage : en première année de DEUG de lettres (je suivais le double cursus lettres modernes / russe), je prends option chinois. Je fais mes devoirs consciencieusement, des lignes et des lignes de caractères. C'est extrêmement relaxant et au bout de quelques lignes je m'évade complètement. Mais j'ai très peu de mémoire visuelle et je me heurte rapidement à un problème de taille : ma main sait tracer le caractère, mais il me faut faire des efforts surhumains pour me rappeler ce qu'il veut dire. Si je l'entends, tout va bien, mais s'il est écrit, impossible d'y remettre du sens. Il y avait aussi autre chose : je n'ai jamais éprouvé la moindre gêne à prononcer les sons très particuliers du russe, comme le [t̪] et le [i̪], articulés au fond de la gorge et peu agréables à l'oreille entendus isolément. En chinois, rien à faire, je me sens ridicule à chaque son prononcé. Je n'ai pas de difficulté de prononciation, mais un sentiment de gêne à prononcer cette langue. Au bout de six mois d'efforts quasi infructueux, je décide que l'option "Littérature comparée" fera aussi bien l'affaire et mets un terme à cet apprentissage.

L'aventure chinoise aura tout de même le mérite de m'aider à me connaître un peu mieux : je n'ai vraiment que très peu de mémoire visuelle. Jusqu'à aujourd'hui, mes cours sont très peu soulignés et aérés, car cela ne m'aide aucunement. Sans doute pour compenser, ma mémoire auditive est quant à elle très développée, et je peux retenir des bribes de mélodies entendues une seule fois ou quelques bribes de paroles pendant des années, jusqu'à trouver le texte intégral ou la partition.

Là bas, Zorba...

Je décide de me mettre au grec pendant ma deuxième année à l'université. J'écoute beaucoup de musique grecque et j'ai traduit quelques chansons. Je l'apprends seule, avec la méthode Assimil. Mon enthousiasme sera de courte durée. C'est "l'effet chinois" : la nasalité de la langue me rebute au plus au point. Chantée, cette nasalité passait encore, mais parlée, non. Je ressens la même gêne à prononcer les sons grecs et les sons chinois. Rien ne me plaît et j'abandonne au bout d'un mois et demi. Quand je parle avec ma grand-mère au téléphone, il ne me reste que les phrases des leçons 1 à 28 de la méthode Assimil, et quand elle me demande comment je vais, les réponses qui me viennent sont complètement décalées. Je n'ai pas osé encore lui répondre

que « je trouve que le musée est beaucoup trop loin », ou qu'« à ce prix-là j'exige une chambre avec salle de bain ». Le point commun entre le grec et le chinois est sans doute qu'à mon goût, ou plutôt à mon oreille, ce ne sont pas de belles langues. Et il me semble que si l'on n'éprouve pas de plaisir à prononcer la langue, à en dire les mots, il est difficile de continuer.

Le printemps de Prague

Première année de DEUG de russe à l'université. On nous impose une deuxième langue slave obligatoire, à choisir parmi quatre langues. Nous sommes la seule section à qui est imposée cette deuxième langue slave, mais vice de l'organisation de l'UFR, les cours de bulgare, polonais et serbo-croate sont sur nos heures de cours (quitte à nous obliger à apprendre une de ces langues, peut-être auraient-ils pu faire en sorte que nous puissions choisir ?). Ce sera donc le tchèque. L'enseignante a gardé un souvenir terrible de ses cours obligatoires de russe, et semble vouloir nous le faire payer à tout prix. Je comprends à mon tour les conséquences de l'apprentissage forcé d'une langue : 05/20 à l'examen final et aucun souvenir de cette année de tchèque. Le fait de n'avoir pas le choix pour cette seconde langue slave a sans doute joué un grand rôle dans cet échec : l'absence totale de motivation, cumulée à l'impression désagréable que dégageait cette enseignante et ses propres mauvais souvenirs ont eu raison de mes facilités habituelles pour les langues. Ma force de travail ultérieure pour l'apprentissage du polonais me confirmera l'importance du facteur de la motivation dans l'apprentissage d'une langue.

Les plaines d'Ukraine

Durant toutes ces années, depuis mon année de seconde, je continue à apprendre des chansons. J'apprends de plus en plus de chansons ukrainiennes. Leur mélodie et leur rythme est très différent de celui des chansons russes et me "parle" encore plus. La langue est plus douce, il y a beaucoup moins de sons mouillés. Je décide d'acquérir le peu qui existe en termes de manuels, et les deux que je trouve sont extrêmement mal faits - impossible de travailler seule. Dans l'un, les mots ne sont pas accentués, on ne sait donc pas comment les prononcer, et dans l'autre, les exercices ne sont pas corrigés. Je finis par me décourager, par manque d'outils d'apprentissage. J'apprends néanmoins suffisamment pour pouvoir comprendre les textes des chansons. Je comprends également les Ukrainiens quand ils parlent entre eux, ce dont, à mon grand étonnement d'alors, peu de Russes sont capables. Je dis à mon grand étonnement parce que les Russes avec qui j'avais pu m'entretenir ne considéraient pas la langue ukrainienne comme une langue à part entière, mais tout au mieux comme un jargon. Si ce n'était pas une langue mais une pâle imitation du russe, pourquoi ne la comprenaient-ils pas ? Pour beaucoup de Russes, pour ne pas dire la majorité, l'ukrainien relève plus d'un dialecte, d'une sorte de "sous-russe" aux consonances paysannes. On retrouve en effet dans les dialectes paysans, ou simplement dans les façons de parler des gens peu cultivés, des mots ukrainiens qui, dans leur langue d'origine, n'ont absolument pas une couleur paysanne. Cependant, les accents paysans et le mépris général pour les Ukrainiens ont donné lieu à un grand raccourci : l'ukrainien, pour la majorité des Russes, est une langue de cul-terreux qui prête

à rire. L'écrivain Mikhaïl Boulgakov, tantôt dans un essai sur la ville de Kiev, tantôt dans son œuvre *Les journées des Tourbine*, la qualifie de « langue infâme », « qui n'a pas sa place dans le monde ». Les Russes n'auraient pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour comprendre l'ukrainien. Il est fort probable qu'ils ne le souhaitent pas vraiment. Les rivalités entre les deux États vont bon train, et dans des domaines très variés, aussi bien économiques, politiques qu'historiques. Lorsqu'ils sont reniés par les Russes, les Ukrainiens se plaisent toujours à rappeler que le berceau de la Russie est la Russie kiévienne...

Je trouve quant à moi que l'ukrainien est le mélange parfait entre le russe et le polonais, et qu'elle a pris dans chacune des deux langues les plus belles sonorités.

Le polonais sans peine

C'est encore la musique qui me fera apprendre une langue. Un soir, dans un restaurant russe, un jeune homme prend la guitare et entonne « Hey sokoly », chanson polonaise entraînante. J'ai un véritable coup de cœur pour les sonorités de la langue et dès le lendemain je commence seule mon apprentissage : j'achète la méthode Assimil (encore et toujours) et je commande des manuels russes d'apprentissage du polonais, car la France ne propose rien. J'apprends seule pendant huit mois, régulièrement, j'y consacre beaucoup de temps. Je décide de m'inscrire en DU (diplôme universitaire) de polonais à l'Université d'Aix-en-Provence et les cours me profitent, car les exercices systématisent les phénomènes observés dans la méthode Assimil. J'ai un avantage sur les autres : ma connaissance du russe me donne des facilités, notamment face au système verbal, que je connais déjà. Je découvre lors de cet apprentissage que les verbes et mots ukrainiens qui ne ressemblent pas au russe ressemblent au polonais. Je comprends qu'en parlant le russe et le polonais, je peux comprendre l'ukrainien et le tchèque (c'est l'heure de la revanche, encore). En 2007, je pratique un sport de combat avec un entraîneur tchèque : nous nous comprenons sans trop de peine, et ce n'est pas grâce à l'option de tchèque de la fac de russe...

Nous avons eu en Licence et Maîtrise de russe des modules assez importants de vieux-russe et de slavon, mais leur extrême difficulté faisait que je n'en avais pas extrait tout ce dont j'aurais pu me servir dans l'apprentissage de différentes langues slaves. En maîtrisant le russe ou le polonais et en ayant compris la correspondance phonème-graphie en polonais, on peut facilement comprendre les deux langues. En effet, en polonais, la prononciation opacifie complètement la racine slavonne et la rend méconnaissable pour un locuteur seulement russophone. Par exemple, pris à l'écrit, les mots correspondants au mot «ami» se ressemblent fortement : przyjaciel [pɫɨjãtɕɛl] en polonais, et приятель [prijatel'] en russe. Mais en polonais, la prononciation fait que le mot devient méconnaissable pour le russophone. Avec quelques clés et récurrences de transformations et de prononciation, quelqu'un qui a appris le russe peut comprendre beaucoup de mots et de verbes polonais⁴.

En m'inscrivant au DU de polonais à Aix-en-Provence, je retrouve, dix ans après l'épisode des études de russe, la conception de l'enseignement que j'avais tant détestée. Nous sommes très nombreux au premier semestre. L'enseignant

ne prend pas la peine de nous expliquer le système verbal si particulier aux langues slaves. Il nous donne en lieu et place d'explication des exercices qui combinent difficultés lexicales ET grammaticales. Les phrases sont tirées de la langue de la presse ou de la littérature, et même en utilisant le dictionnaire et en trouvant tous les mots il est difficile d'en reconstituer le sens. Une fois le sens déchiffré, il s'agit maintenant d'appliquer une règle improbable et à peine expliquée. À nous de construire le sens et la règle grammaticale. Encore faut-il pour cela avoir compris l'énoncé de l'exercice, bien sûr en polonais. Tous ceux pour qui ce n'était qu'une option abandonnent à la fin du premier semestre. J'y arrive, je comprends, mais j'ai dix ans de russe derrière moi et huit mois de polonais version Assimil. Nous sommes très peu nombreux à finir l'année. En seconde année, je suis seule, en tête à tête avec l'enseignant. La discussion un jour s'engage sur le fait que beaucoup d'étudiants ont abandonné. Je lui donne mon avis sur la difficulté du travail donné (je mettais environ cinq heures à faire chaque série d'exercices d'une semaine sur l'autre, on imagine donc combien les autres pouvaient y passer de temps, et ce n'était pour eux qu'une option). Il répond que c'est une méthode pour décourager les plus faibles (a-t-il vraiment intérêt à être seul en cours ? Ne met-il pas en péril la pérennité de son poste à l'université ?). Il me dit que moi, j'y suis bien arrivée. Je lui explique alors que c'est surtout grâce à ma connaissance du russe que j'ai pu m'en sortir. Sa réponse est sans appel : « Vous voyez, ça permet de ne garder que la crème ». Cette vision, cette sélection par le haut est tout à fait représentative à mon sens de l'apprentissage des langues slaves dans l'enseignement supérieur : on ne vous laisse pas une chance de *devenir* la crème. Il faut avoir la science infuse dès le commencement. On dirait que ces études sont faites pour les natifs. L'INALCO⁵ propose une année de "remise à niveau" avant l'inscription en DEUG pour ceux qui viennent de russe LV3. Cela paraît plus pertinent que le test d'entrée pratiqué alors à Aix-en-Provence. J'ai beaucoup perdu en polonais, car je ne le pratique pas. Les mots me viennent avec difficulté, mais je comprends ce qu'on me dit, et avec un peu d'aide de mon interlocuteur je peux participer à une conversation.

Je l'ai écrit plus haut, dix ans ont séparé mes deux séjours à l'université d'Aix-en-Provence. Dans mon cursus en langues slaves, j'ai été dans les deux camps : celui de ceux qui n'y arrivaient pas et celui de "la crème". Aucun ne m'a donné satisfaction. J'ai évoqué plus haut les exercices qui combinaient différentes difficultés. J'avais déjà connu cela en cours de grammaire à Saint-Petersbourg. J'ai chanté les louanges des enseignants de cet institut plus haut, il fallait bien mettre un bémol. Les cours, un semestre, furent assurés par une grammairienne chevronnée et connue. Elle utilisait un manuel d'exercices qu'elle avait écrit et qui s'attaquait aux subtilités des tournures grammaticales pour ceux qui maîtrisaient déjà bien la langue (j'étais à ce moment-là dans le groupe ayant le plus haut niveau). C'était un enfer. Chaque cours commençait par la description métalinguistique du phénomène qui allait être étudié. Puis nous commençons les exercices, sans avoir compris la moitié de ce qui avait été lu auparavant. Les phrases des exercices étaient d'une extrême difficulté. Et il fallait les comprendre pour opérer les transformations demandées. Nous ne les comprenions pas. Il m'est arrivé une fois de ne pas comprendre l'énoncé et d'être interrogée. J'ai dit n'avoir pas compris ce qu'il fallait faire avec la phrase, sa réponse fut « J'attends ». Les deux étudiantes japonaises du groupe, visiblement émotive et

impressionnables, fondaient en larmes régulièrement. Le jour où les larmes me montèrent à moi aussi, je cessai de fréquenter ses cours.

Coda

J'ai appris avec plaisir dans différents cadres. J'ai appris avec beaucoup de bonheur devant les enseignants non grammairiens de l'institut de Saint-Petersbourg, je l'ai dit. J'ai appris avec beaucoup de plaisir le polonais seule avec ma méthode Assimil. Je n'ai eu aucun plaisir à apprendre le grec avec cette même méthode. Si je me penche sur ce qui m'a fait progresser, deux facteurs de réussite doivent être retenus : la motivation personnelle et/ou des enseignants exceptionnels. Je ne crois pas en revanche que l'immersion totale suffise en elle-même pour acquérir une langue très différente de sa langue maternelle. Sans les "clés", le chemin peut-être très long.

Dans mes cours de russe aux francophones, j'ai essayé de toujours respecter le principe du non-cumul des difficultés. Il me paraissait inenvisageable d'enseigner cette langue au moyen de tableaux de déclinaison. Lorsque nous travaillions un cas, je donnais beaucoup d'exercices, afin d'automatiser la déclinaison. Impossible en effet, au moment de parler de se dire « Bon, c'est un masculin singulier, donc au génitif, ça fera... ». Les phrases des exercices, très simples, étaient forcément plus artificielles que des phrases tirées de journaux économiques ou de revues littéraires. Mais quelle compétence travaille-t-on ? Un travail sur la structure de la langue, l'acquisition de lexique spécialisé, ou une automatisation destinée à libérer la pensée du phénomène de déclinaison pour pouvoir au plus vite apprendre la langue ? Il me semblait qu'il fallait commencer par là. J'ai eu beaucoup de plaisir à voir mes élèves apprendre les déclinaisons "sans douleur" et sans tableau. À les voir petit à petit acquérir des réflexes et des habitudes dans cette langue si différente de la nôtre.

J'ai enseigné l'anglais à mes élèves de CE1 l'année passée, ainsi qu'aux CP de l'école. C'est à deux classes de CM2 que j'enseigne cette langue cette année. J'ai toujours essayé de ne pas perdre de vue la notion de plaisir, l'idée d'encourager les élèves à se jeter à l'eau, et d'utiliser beaucoup la musique et les chansons pour l'acquisition de vocabulaire.

Je pensais être très consciente de mes processus d'apprentissage et de mes rencontres linguistiques. La rédaction de ma biographie langagière m'a permis en réalité de me souvenir de toutes les langues rencontrées, de tous les apprentissages (j'avais oublié avec le temps les épisodes ukrainien et grec), et de mesurer le chemin parcouru avec le russe depuis les longues soirées passées en compagnie de la touche pause du lecteur de cassettes. J'espère que mes occupations professionnelles me laisseront l'opportunité de pouvoir continuer à remplir ma biographie langagière. J'aimerais assez y ajouter une langue caucasienne.

Bibliographie

Anderson P. *La langue étrangère et l'envie d'apprendre* <http://laseldi.univ-fcomte.fr/utilisateur/panderso/fichiers_5.pdf> [30/10/10]

Boulgakov, M., 2003. *Les journées des Tourbine*. Moscou : ACT.

Scheepers, C., 2008. « Former des enfants réflexifs », in Daunay B., Delcambre I. et Reuter Y., *Dimensions socioculturelles du français à l'école primaire*, Repères n° 38. Lyon : INRP. 99-118.

Thamin N. et Simon D.-L., 2009. « Réflexions épistémologiques sur la notion de "biographies langagières" », in Huver E. et Molinié M. (coord.), 2009. « Praticiens-chercheurs à l'écoute du sujet plurilingue - Réflexivité et interaction biographique en sociolinguistique et en didactique », *Carnets d'atelier de sociolinguistique* n° 4. Amiens : LESCLaP. <<http://www.u-picardie.fr/LESCLaP/spip.php?rubrique101>> [30/10/10]

Notes

¹ CRPE : Concours de recrutement de professeur des écoles.

² Institut Smolny : bâtiment majestueux construit au début du XIX^e siècle, choisi par Lénine pour être le quartier général des bolcheviks pendant la révolution russe de 1917, il abrite maintenant plusieurs facultés de langues. Une partie du bâtiment est dédiée aux étudiants étrangers qui y suivent des cours de russe.

³ Le vieux-slave, première langue slave écrite, a été créée au X^e siècle dans un but d'évangélisation. Le vieux-slave reflète un état de langue ancien où les dialectes slaves étaient encore peu différenciés. La liturgie de Saint Jean Chrysostome lue et chantée à l'église reproduit le texte slavon avec les caractères du russe moderne.

⁴ Il serait intéressant de procéder à la même chose avec le bulgare : sa prononciation est elle aussi spécifique, et c'est une langue slave du sud : l'apprentissage du Bulgare suffirait-il pour comprendre également le Serbo-croate ?

⁵ INALCO : Institut National des Langues et Civilisations orientales, institut de référence pour les cursus de langues slaves.